

—Voulez-vous, mon père, que je vous lise ?

—Oui.

Daniel obéit et lut à voix basse.

Et Jean-Joseph, mourant, écoutait avec un recueillement religieux cette dernière volonté d'un mort !...

Quand Daniel eut fini, il se fit un grand et solennel silence. C'était, en cette chambre, une sorte de tribunal dont le juge était Jean-Joseph ? De sa bouche allait sortir l'arrêt !

L'arrêt attendu depuis longtemps et qui les perdrait ou sauverait, absoudrait ou condamnerait... qui rendrait la vie à toute cette pauvre famille ou la laisserait dans la détresse !...

Et le moribond restait silencieux, et Daniel s'imaginait qu'il ne parlerait plus !...

La mort, en effet, venait prendre définitivement possession de ce corps.

Allait-il donc mourir ainsi sans parler ?

Son silence était une condamnation !...

Mais non, il se remue, lourdement et péniblement, en son lit...

Il passe sur son front sa main amaigrie.

Il recueille ses idées qui s'obscurcissent et s'effacent.

Il fait un signe à Daniel.

—Viens !

Et comme les autres restent loin de lui :

—Approchez !

Sa voix semble venir de très loin... comme du fond de la tombe...

Ce vieillard presque mort va parler au nom d'un autre mort, qu'il va bientôt rejoindre dans l'éternité, au nom de Jourdan qui semble lui infuser son âme, qui lui conseille le pardon, l'oubli, la bonté, et lui ordonne aussi de ne point rendre inutile le généreux sacrifice de sa mort.

—Écoutez-moi... Je vais mourir... Vous m'auriez obéi de mon vivant... Respectez ma volonté puisque je vais être séparé de vous... Je ne crains pas de dire, sur le seuil de l'éternité, qu'il faut que vous acceptiez le sacrifice de ce noble garçon ! Il n'a point de famille... Il n'avait d'amis que parmi nous... Il vous sauve... Derrière lui, personne ne souffrira de la honte imméritée qu'il a cherchée... qu'il a appelée... qu'il a voulue... Personne... Et vous êtes sauvés... Vous êtes sauvée, vous, Clotilde... Et vous, Valentin, l'honneur est rendu à votre père... Mais que jamais le souvenir de Pierre Jourdan ne sorte de votre cœur... Pleurez-le... bénissez-le à jamais...

Le vieillard s'arrête, épuisé...

Il retombe sur son lit.

Le râle de l'agonie a commencé.

—Mon père ! dit Daniel en se précipitant vers le lit.

Mais Jean-Joseph se réveille encore.

Les yeux sont grands ouverts.

Et d'une voix rauque il dit :

—Acceptez ! acceptez ce sacrifice !... Moi... je vais mourir... j'ai le droit d'ordonner... Je suis votre juge... je suis votre juge. Acceptez !... Adieu... J'ai bien souffert... Je vous aime... Je vous pardonne...

Encore un râle, et c'est le silence.

C'est l'immobilité.

Il n'y a plus de souffle, de cette bouche entr'ouverte. Les yeux sont vitreux.

C'est fini, Jean-Joseph est mort.

Ils s'agenouillent auprès du lit, pendant que Clotilde, pieusement abaisse les paupières sur ces yeux qui ne voient plus. Puis Clotilde elle-même se met à genoux et prie.

Les dernières paroles du vieillard sonnent encore dans cette chambre. Il a parlé non seulement avec l'autorité de l'homme qui, pendant sa longue vie, n'avait jamais dévié de la ligne rigoureuse de la probité la plus rigide... Il a parlé non seulement comme le magistrat que l'on s'était habitué à écouter et à respecter... Mais sur le point de mourir, il y avait en lui quelque chose de plus vénérable encore... il faudrait même dire de plus saint !... Ce n'était plus un homme qui avait parlé, c'était un être si près de la mort qu'il revêtait un caractère sacré... Son intelligence ne s'était pas obscurcie dans les ténèbres de l'agonie lente, mais au contraire, paraissait être devenue plus lucide, plus large, plus ouverte, parce que, pendant quelques secondes, elle avait pu quitter cette vie pour au-delà.

C'était bien un jugement suprême qu'ils venaient d'entendre, plus solennel que tous les jugements des hommes, parce qu'il semblait venir de Dieu lui-même.

—Acceptez ! Que la mort de Pierre Jourdan ne soit pas inutile.

Et l'âme de Jourdan passa dans la chambre mortuaire, veillant sur Bérengère et sur son bonheur.

EPILOGUE

I

Après une crise aussi intense, il y eut comme une sorte d'accalmie dans la vie de nos personnages.

C'était plutôt une prostration suivant un accès de fièvre.

Ils avaient tant souffert, leur détresse avait été si grande qu'ils ne pouvaient ainsi du jour au lendemain, reprendre la régularité de leur existence.

Puis, Bérengère était malade.

La mort de son grand-père qu'elle aimait et de qui elle se savait adorée, survenant au lendemain de la mort de Pierre Jourdan, le dévouement de son ami d'enfance, tout cela l'avait brisée, abattue.

Elle gardait le lit.

Valentin n'avait point reparu à l'hôtel de la rue du Châtelet, après la mort de Jean-Joseph.

Il restait enfermé chez lui.

Il était sombre et inquiet.

Disons le mot, il était jaloux.

Le spectacle de Bérengère, devant le cadavre de Jourdan, de Bérengère sanglotant et le repoussant, lui, Valentin, il ne l'oublierait de sa vie...

Non, certes, ce n'était pas seulement de l'amitié que la jeune fille avait pour Pierre.

—De l'amitié ! disait-il avec ironie.

C'était de l'amour !

Oh ! il ne l'accusait pas ! Aucune mauvaise pensée ne lui venait au sujet de Bérengère !... Elle ne savait peut-être pas qu'elle aimait !

Mais lui l'avait bien vu !

Et à cette jalousie contre laquelle il ne pouvait se défendre, se mêlait l'humiliation de son infériorité.

Elle est perdue pour moi, se disait-il... alors, pourquoi avoir tant souffert, avoir tant combattu ? Était-ce la peine ?

Il attendit pourtant de longs jours.

Il espérait, en dépit de tout, qu'il recevrait un mot de Daniel ou de Clotilde, le priant de venir à l'hôtel. Rien n'arriva.

Il s'informa de Bérengère.

On lui apprit qu'elle n'avait pas quitté l'hôtel depuis la mort de Jean-Joseph.

Se présenterait-il ?

En somme, qu'attendait-il pour aller à l'hôtel d'Hautefort ?

N'était-il pas possible que l'on s'étonnât de ne le point voir ?

Il sonna, un soir.

Il n'osa demander Clotilde, mais pria le domestique de l'introduire auprès de Daniel.

Le juge le reçut aussitôt.

Il était pâle, mais il essayait de sourire à Valentin.

Celui-ci était embarrassé.

Il s'informa de Clotilde, puis, timidement, demanda des nouvelles de Bérengère.

—Elle est souffrante.

—Pourrais-je quand même la voir ?

—Je l'ignore. Elle n'a pas quitté sa chambre depuis tous ces événements.

Valentin resta silencieux.

Daniel le considérait avec tristesse.

Ce ne fut qu'après un instant que Valentin reprit :

—Voulez-vous, monsieur d'Hautefort, le lui demander ?

—Volontiers...

Daniel se leva.

—Excusez-moi de vous laisser seul.

Daniel sortit.

Il savait que Clotilde était avec Bérengère, dans la chambre de celle-ci. Ce fut là qu'il se rendit.

—Valentin est au salon, dit-il.

—Ah !

Et Bérengère, très agitée, tout de suite des larmes dans les yeux, regardait sa mère.

—Que dois-je faire ? interrogeait Daniel.

Cela s'adressait à sa fille.

—Je ne puis pas le voir... non... ce qui s'est passé est trop proche de nous... Explique-le-lui, père... dis-lui qu'il me faut le temps de me remettre... d'oublier !...

Oublier !